



François Bon

Bashô, la littérature & l'ordinateur

Il y a 28 ans précisément, en septembre 1988, une secousse : je remplace ma machine à écrire par un ordinateur Atari 1040. Le travail du texte change, la relation au monde ne change pas. En février 1993, une secousse : l'Atari fait place à un ordinateur PowerBook portable, équipé d'une batterie et qui s'ouvre devant soi comme un cahier. La relation de la machine au corps change. En septembre 1996, une secousse : en raccordant l'ordinateur à mon petit modem fax/répondeur, j'accède à un étrange pays rejoignant tous les autres pays, chaîne d'individus dont plusieurs deviendront des amis, qu'ils soient à Montréal ou Tokyo, ainsi qu'à une bibliothèque encore fragmentaire que nous nous employons, à force de nuits sur le clavier, à agrandir – j'ai découvert Internet. En janvier 2002, une secousse : les vieux fils de cuivre du téléphone, utilisés de façon asymétriques, transportent jusqu'à mon garage des pages qui s'affichent en haut débit, et c'est le moment aussi où l'ordinateur s'ouvre aux images, celles qu'on prend et partage soi-même. En mars 2004, une secousse : l'écran monotâche devient multifenêtres, la même concentration qu'on a pour lire et écrire s'accorde désormais, sur la même surface, aux informations en partage, à la musique qu'on écoute. En août 2006, une secousse : ce que nous partageons sur les forums, ou par nos e-mails et commentaires de blogs, va être littéralement avalé par Facebook puis Twitter, et les réseaux sociaux devenir la respiration collective de nos pages. En avril 2010, une secousse : on la rêvait depuis si longtemps, la tablette est l'ordinateur qu'on emporte au lit, sur laquelle on écrit couché sur le canapé.

Et puis, progressivement, plus de secousses que je saurais dater : le numérique est présent dans tous les domaines, mes calepins, mes projets, mes images, ma bibliothèque. L'expérience d'écrire, dans sa confrontation au monde, n'est plus limitée à la transcription de l'écrit, fixe ou transformable, individuel ou collaboratif, imprimé ou devenu édition numérique. L'ordinateur sert à tout, la distraction comme l'étude, l'administratif comme la correction, l'enseignement qu'on donne comme celui qu'on reçoit. La secousse est devenue celle du monde, et l'exercice de la littérature se dégage progressivement d'une emprise technique qui, se généralisant, n'est plus spécifique au lire-écrire. Et si justement, en disparaissant par généralisation dans l'ensemble de notre relation au monde, l'ordinateur nous offrait la possibilité d'une liberté agrandie dans l'expérience littéraire ? L'improvisation, l'édition, le collaboratif, les rencontres comme la plus lente des sédimentations de soi se rouvrent à ce qui est la marche en avant dans chacune des mutations de l'écrit qui ont précédé celle-ci : l'invention des formes surgissant depuis l'usage privé transformé du lire-écrire qui régit chaque époque. Ce n'est pas l'ordinateur qui nous conditionne, c'est cet élargissement du possible que nous avons à embrasser, pour notre invention même. Et parce que je trouvais que cette question de *Secousse*, sur le thème littérature et ordinateur, ne me concernait plus en tant que telle, c'est de relire le *Journal* de Bashô (1684) qui m'a aidé à le formuler. Répondre par la vidéo aurait pu se passer d'ordinateur : mais c'est bien ainsi que grâce au numérique m'est donné à la fois d'écrire, parler, partager.